

Cré bolchevik ! Va à Moscou ! Et pourquoi pas ?¹

Lettres d'Union soviétique à Romain Rolland

Pierre Saint-Germain

A l'automne 1927, les autorités soviétiques organisèrent la célébration du dixième anniversaire de la révolution, dans un pays toujours en proie aux conséquences de la guerre civile et des campagnes militaires des anciens alliés de la Russie tsariste, désireux de se débarrasser du pouvoir bolchevique. L'URSS avait réussi à stabiliser sa situation et, entourée de pays hostiles, s'efforçait de rompre son encerclement idéologique en donnant d'elle-même une image plus conforme à ses efforts de transformation de la société. De nombreuses invitations furent lancées à ceux – journalistes, écrivains, artistes et savants mais aussi hommes politiques, jugés en mesure d'infléchir l'opinion publique de leurs pays respectifs. Parmi les invités français, Romain Rolland déclina l'invitation, pour raison de santé, mais en rappelant son « attachement » à la « Révolution russe », « en dépit des divergences de pensée que j'ai parfois exprimées avec sincérité ». « Frères, chantons ensemble, en ces journées, l'hymne au travail, seul roi du monde ! »²

En Allemagne, Armin T. Wegner décida de se rendre à Moscou comme correspondant de journaux et de voyager à la découverte de la Russie nouvelle.

Armin Theophil Wegner (1886-1978), né à Wuppertal, suit sa famille dans les villes où son père, d'ascendance prussienne, est affecté comme ingénieur du chemin de fer ; lycéen à Berlin il rompt avec lui, après qu'il l'eut fouetté, et part quelques mois à la campagne pour mener une vie, à la Tolstoï, au milieu des paysans. Jusqu'à la déclaration de guerre, il se consacre à la poésie et à l'écriture, au voyage (un bref passage à Marseille comme docker, en particulier), au théâtre, dans un Berlin où toute une jeunesse intellectuelle s'enthousiasme pour les formes nouvelles de l'expressionnisme. Il achève quand même ses études universitaires avec l'obtention d'un diplôme de docteur en droit, en 1914.

Alors âgé de 28 ans il se porte volontaire au service de santé des armées. Après la campagne de Pologne, qui lui vaut une décoration, il est affecté en 1915 à la mission sanitaire germano-ottomane en Turquie. Il est témoin de la persécution dont sont victimes les Arméniens, massacrés, poussés dans des marches de la mort à travers des régions désertiques. Traumatisé par ce massacre, dont il rapporte quelques photos, et dont il parle autour de lui, il est exclu de la mission sanitaire et renvoyé en Allemagne. À Berlin il s'engage dans le mouvement révolutionnaire, participe à la fondation d'un Conseil politique des travailleurs intellectuels puis d'une Union des opposants au service militaire. En 1918/1919 Wegner multiplie ses interventions, avec fougue et enthousiasme, mais en défendant un point de vue pacifiste. Dans une lettre à Karl Liebknecht, le héros qui a dit non à la guerre, il s'émeut que celui-ci appelle le peuple à prendre les armes pour défendre la révolution : « vous appelez à la violence, par amour mais l'amour ne versera jamais le sang, sauf à se tuer lui-même » (deux jours plus tard Liebknecht est assassiné).³ Le long texte qu'il rédige pour appeler à fonder l'Union des opposants à la guerre et qui s'ouvre par une citation de Tolstoï reprend la même argumentation en faveur de la non-violence, du refus du service militaire, dans l'espoir de faire cesser les tueries que depuis des millénaires s'inflige l'humanité. Il se termine, ironiquement, sur la suggestion de remercier l'ennemi qui a désarmé son pays, lequel pourrait renoncer définitivement aux armes : c'en serait fini des soldats allemands si redoutés, que remplaceraient les plus doux des êtres humains !

En janvier 1919, Wegner écrit au président Wilson qui a appelé à la libération des peuples non turcs de l'empire ottoman. Comme témoin de l'exécution du « plan visant à exterminer deux millions d'Arméniens », il demande au président américain d'écouter « la voix de l'humanité » et de

1. Echange entre Marc et Félicien dans « L'individualiste aux abois », prépublication du deuxième volume de *L'Annonciatrice*, dernier tome de *L'âme enchantée*, Europe, octobre 1933.

2. Romain ROLLAND, *Quinze ans de combat*, (QAC) Ed Rieder, 1935, p.84. Voir aussi sa lettre à Jean-Richard Bloch, 18 octobre 1927 « Je serais parti si ma santé l'avait permis (...) Je me console en adressant aux amis russes un chaleureux message qui, je crois, leur fera plaisir ». Romain Rolland et Jean-Richard Bloch, *Correspondance*, EUD, 2019, p.322.

3. Romain ROLLAND, Janvier sanglant à Berlin, *L'Humanité* février 1919, repris dans QAC, p11-30.

ne pas oublier, lors de la conclusion des traités de paix, ce petit peuple auquel la Russie soviétique a reconnu le droit à l'indépendance. Et c'est en tant qu'Allemand qu'il s'exprime : si son pays a été l'allié de la Turquie, « le peuple allemand n'a rien su de ce crime ».

Avec Lola (Léonore) Landau, qu'il épouse en 1920, ils passent désormais l'été à la campagne ; à Neuglobow, près du lac de Stechlin, au nord de Berlin, qu'ils ne regagnent que l'hiver. À l'écart de la ville ils mènent une existence proche de la nature mais aussi propice à l'écriture ; « J'ai quitté les hommes ... je me sens protégé. Je sais que rien ne peut m'arriver », écrit Wegner en 1924. Cependant l'attrait de la vie urbaine les pousse à revenir dans la capitale et la curiosité (et les nécessités de gagner leur vie) à voyager. Au cours des années 20, Wegner publie des poèmes, des textes nourris par son séjour en Turquie, des récits de voyage, et prépare un livre sur « l'expulsion » des Arméniens. Et donc en 1927, il part à la découverte de la Russie, accompagné de son épouse, au milieu d'un groupe d'invités prestigieux. C'est ému, au passage de la frontière, en train, sous l'arc de triomphe dressé au-dessus des voies et portant une étoile rouge brillant « comme l'étoile de Bethleem » qu'il rentre la nuit du 29 octobre dans le pays « de Tolstoï, Gogol et Dostoïevski ».

Le ton est donné d'entrée : ce voyage, qu'il avait retardé, donne l'occasion à Wegner de faire un examen de conscience, de confronter ses convictions les plus fondamentales aux résultats d'une entreprise radicalement nouvelle de transformation du monde et des esprits. Il en publie le résultat en 1930 dans un récit qui mêle, selon une méthode de composition qui lui est propre, descriptions publiées dans les journaux allemands, pages de journal intime et lettres adressées à sa femme, rentrée en Allemagne, à des amis ou à des personnalités pour qui il a la plus grande considération. Ce livre, *Fünf Finger über dir*,⁴ « Cinq doigts au-dessus de toi », dont il dira qu'il est « purement psychologique et autobiographique » représente un dialogue avec lui-même, à la fois attentif aux réalités et aux difficultés quotidiennes, et soucieux, jusqu'au déchirement, de rester fidèle aux valeurs qui ont dicté sa conduite depuis la guerre. En ce sens plus qu'un simple récit de voyage au pays des soviets, comme il y en eut beaucoup, il est le témoignage de la crise de conscience qu'ont vécu nombre de militants pacifistes, jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

En compagnie des « anges gardiens » de la VOKS, Société pour les relations culturelles avec l'étranger, chargée depuis 1925 de prendre en main les visiteurs et dirigée jusqu'en 1929 par la sœur de Trotski, épouse de Kamenev⁵,

Wegner commence son séjour à Moscou en assistant et en participant aux festivités du dixième anniversaire ; il est très impressionné par le spectacle de la foule défilant sur la place Rouge, « cette danse du travail » qui ne lui paraît comparable à aucun des mouvements de masse dont il a été témoin, une forme nouvelle de pèlerinage vers la « Jérusalem rouge », devant le cercueil de Lénine, « le défunt Christ de la Révolution ». Au-delà du rapprochement, qui peut paraître un peu convenu, avec la religion, Wegner est sensible, pour avoir aussi fréquenté l'école de théâtre de Max Rheinardt à Berlin, à la dimension spectaculaire de la vie nouvelle : il assiste à de nombreuses représentations théâtrales, de toutes tendances et de toutes formes, y compris un opéra joué par des ouvriers et ouvrières. « Alors que dans les rues tout un peuple célèbre la fête de sa naissance, on ne ressent quasiment pas de différence entre théâtre et rassemblement politique ». « La Russie est devenue un gigantesque théâtre sur lequel le peuple joue son propre destin ». Il n'y a plus d'écart entre la vie et le jeu, la pensée et l'action mais Wegner ne se laisse pas complètement entraîner : profusion des mets dans les réceptions officielles, alors que la misère règne, vociférations antisémites de spectateurs pendant une représentation théâtrale, surveillance policière et mise à l'écart de Trotski, gêne intense lors de la visite de la prison modèle de Lefortovo ... Voyant la foule pèleriner dans Moscou, Wegner note dans son journal, le 13 novembre, qu'il éprouve « un sentiment étrange d'émotion mêlée de crainte et d'effroi, et d'envie devant cette crédulité muette et cette patience » : « pourquoi ne suis-je pas comme eux ? Pourquoi ne suis-je pas enthousiasmé, pourquoi suis-je encore indifférent ? Quand pourrai-je enfin m'abandonner ? Pauvre moi, que j'aime ».

Pendant les trois mois et demi de son voyage Wegner ne cesse de chercher à répondre à ces questions. De Leningrad à Tiflis, en passant par Tabriz, Erevan et Téhéran (car il est autorisé à passer la frontière) avant de revenir par Bakou, Batumi, Odessa, Tula, il observe les faits de la vie quotidienne, interroge ceux qui veulent bien lui parler. À Leningrad, à l'hôtel Europe où il loge, trois fois la semaine un bal est donné pour les nouveaux riches de la Nep et à proximité des hôtels des prostituées attendent un client ; fin novembre à Moscou il remarque dans les rues des passants mieux habillés, qu'il n'avait pas encore vus, peut-être des bourgeois appauvris qui ont attendu la fin des festivités pour sortir de chez eux ; à Erevan, il retrouve un couple d'Arméniens émigrés de Turquie, et qui avaient fait des études en Allemagne : ils vivent dans une extrême pauvreté. Bien que le mari, Sori, enseigne à l'université il n'a pas accès à la

4. Titre repris d'un chant que les pionniers soviétiques entonnent main levée au-dessus de la tête : *Fünf Finger hat meine Hand, Fünf Weltteile hat die Erde, Ihr Wohl steht mir höher als ich !* Ma main a cinq doigts ; la terre a cinq continents, je me soucie plus de leur bien-être que de moi !

5. La grande lueur à l'Est, Les Français et l'Union soviétique, 1917-1939, Cnrs éditions 2017. Sophie Coeuré y décrit en détail la mise en place de l'organisation du tourisme politique en Union soviétique.

cantine où vont consommer de meilleurs repas, aux prix plus élevés, professeurs et hauts cadres du parti. Sori, communiste rigoureux, ne comprend pas que Wegner ne s'en tienne pas aux lois du développement historique et se soucie du destin et du bonheur des individus : « Tu n'es qu'un mystique ! » lui dit-il. C'est en effet à Erevan que s'accomplit un changement en lui, dont il prend conscience : « de ce jour tu vas faire partie de ceux que tu as combattu si longtemps parce qu'ils employaient la violence » note-t-il dans son journal le 12 décembre. Il s'en était ouvert dans une lettre à Ernst Toller⁶, le 28 novembre : « nous sommes une génération maudite... nous avons à peine quarante ans et les jeunes de vingt ans ne nous comprennent plus ». C'est plutôt leur génération qui ne comprend pas la nouvelle passion révolutionnaire, d'abnégation et de discipline, obsédée par le développement économique.

La tentation est grande alors pour Wegner d'en revenir à une forme d'anarchisme, n'était la « transformation » qu'il commence à observer en lui-même. Il s'adresse à Gorki, dans une longue lettre le 22 décembre, pour qu'il l'aide « à dissiper les doutes de (son) âme ». Après un mois de visites accumulées d'usines, de centrales électriques, de constructions diverses, de prisons, il refuse d'accepter la révérence pour la science, la « domination de la machine » et partage l'interrogation de Gorki sur « la destruction de la personnalité » mais comprend à le lire que l'individu s'affaiblit en s'isolant et qu'il s'affirme en s'unissant au peuple. « Quand la guerre s'est terminée, quand les derniers combattants de la révolution allemande, rusés comme des rats, ont dû se réfugier dans l'obscurité des villes, j'ai fui pendant des années dans la solitude des forêts, loin des hommes. J'ai senti que là seulement je pourrais guérir... Mais ma nouvelle force je l'ai payée d'une nouvelle faiblesse ». Pour sortir de cet isolement, une seule solution « aimer le peuple », non par esprit de sacrifice mais pour « éprouver la force originelle de tout ce qui est créateur... Toucher à l'infini ». Toutefois il ne suffit pas de dresser un tel bilan autocritique avec la pointe d'emphase que lui confère l'exaltation sentimentale pour en avoir fini avec les doutes : à Odessa, il constate, « plus sobrement », comme il l'écrit le 27 janvier 1928 à Max Hoelz⁷, que les célèbres escaliers de Potemkine, couverts de givre, sont déserts ; « le temps des héros est passé, les hommes en Russie ne versent plus leur sang pour la liberté mais, goutte à goutte, en se consacrant à un quotidien fatigant et froid ». Quelques jours plus tard, il arrive à Tula, au pays de Tolstoï, et consacre un chapitre de son livre au récit du séjour qu'il y fait sous le titre *L'éternelle contradiction*.

Wegner arrive à Iasnaïa Poliana, le 7 février 1928 au soir, en traîneau ; il est accueilli par les descendants de l'écrivain, fille, nièce, petite fille. Il visite sa bibliothèque, son bureau et n'y ressent pas l'émotion qu'il a éprouvée à la lecture de ses œuvres. Il décide d'écrire à Romain Rolland.

*« Iasnaïa Poliana, dans la maison de Tolstoï,
le 8 février 1928*

Cher maître, en commençant cette lettre, je poursuis un ancien dialogue. Il est étrange de vivre depuis des années avec des êtres inconnus comme avec des amis tandis que nos proches nous demeurent étrangers.

Et pourtant la crainte m'a retenu si longtemps de vous écrire plus tôt. Mais c'est ici à Iasnaïa Poliana que jeune étudiant vous avez débarrassé votre âme de vos doutes et je vous écris à l'issue d'une longue réflexion et d'une vie qui ne se compte pas en années mais en souffrances depuis la guerre.

Je venais d'avoir quinze ans quand je tombai dans la maison de mes parents sur la Confession de Tolstoï. Aucun autre livre ne m'a fait une telle impression depuis. Je me souviens si bien de ses phrases que je les sais encore par cœur aujourd'hui : « J'avais à peine cinquante ans », ai-je lu, « j'aimais, j'étais aimé, j'avais de bons enfants, un domaine, la célébrité, la santé, j'étais fort et capable de moissonner comme un paysan ... Soudain j'eus le souffle coupé. J'étais au bord de l'abîme. J'avais tué des hommes, mensonge, vol, luxure... aucun crime que je n'eusse commis. Quarante années de travail, d'efforts, d'améliorations, pour voir à la fin que tout cela était vain, complètement vain ! De moi il ne subsistera que la pourriture et les vers... » Ces phrases m'ont ébranlé. J'étais loin d'avoir alors commencé à réfléchir au sens du monde. Je vis que cet homme qui pendant quarante ans avait nié la foi en dieu et en toutes choses, s'y convertissait et ne pouvait résister à la force de sa conviction. De ce jour débuta pour moi une autre vie, je commençai à prier, je demandais humblement pardon à mes parents à tout propos, j'allais communier et même je jeûnais ; je ne pouvais pas encore comprendre que c'est dans le consentement naturel à la jouissance des sens que réside la toute-puissance de notre vie.

Six mois plus tard c'en était fini.

6. Ernst Toller (1893-1939), auteur dramatique, condamné à la forteresse pour sa participation à la République des conseils de Munich, pacifiste ayant pris les armes, qui se suicide à New York. Il y a une photographie sur laquelle il figure aux côtés de Wegner et d'élèves acteurs, à Berlin. Toller est un des contributeurs au numéro d'*Europe* d'hommage à Romain Rolland pour ses soixante ans (1926)

7. Max Hoelz (1889-1933), fils d'une famille d'ouvriers agricoles se politise pendant la guerre au contact d'un militant socialiste, participe aux événements révolutionnaires aux débuts de la République adhère au parti communiste allemand mais mène une lutte armée avec des unités ouvrières ; arrêté en 1921, condamné à la prison à vie, bénéficie d'une amnistie en 1928 et se réfugie en Urss, où il trouve la mort en 1933, en se noyant, à Gorki, ex-Nijni Novgorod. Voir Max Hoelz, *Un rebelle dans la révolution*, (traduit par S.Cosseron) Editions Spartacus, 2018.

J'avais commencé à lire des textes philosophiques, je cessai de prier, je ne croyais plus à rien. Dans un monde désenchanté, la vie me parut si sombre, que je nourris longtemps le projet d'y mettre fin moi-même.

J'avais voulu commencer là où Tolstoï avait fini. Je m'étais dit : pourquoi commettre à mon tour les fautes que ce quinquagénaire a commises ? Je reconnais aujourd'hui que cela n'allait pas, que chacun doit faire l'expérience de sa propre réflexion, vivre sa propre vie et que personne ne peut la lui enlever. Mais si la foi en l'existence de Dieu ne m'a plus jamais sérieusement effleuré depuis, l'impression que fit sur moi cet homme fut si forte que deux ans plus tard à peine je quittai la ville et l'école pour me faire paysan. Je passai un été à la campagne, vivant dans les champs avec les valets de ferme une vie active et rude.

Les descriptions effrayantes que Lemonnier avait laissées des champs de bataille de Sedan et les leçons de Tolstoï avaient déjà fait de moi, dix ans avant la grande mêlée, un opposant à toutes les guerres, et lorsqu'en 1918 je revins de mes campagnes de Mésopotamie, auxquelles par une incompréhensible erreur j'avais participé comme infirmier, je succombai une dernière fois à la force morale de cet homme. Après ce que j'avais vu en Pologne, les corps dans les fosses, et dans les Dardanelles, – la mer couverte de cadavres, je crus ne plus pouvoir défendre à l'avenir d'autre principe que celui de la tolérance et de la non résistance.

Maintenant j'ai rompu avec tout cela.

Je vois que je dois aimer ce que j'ai si longtemps détesté, car si la déception causée par la guerre a été grande, celle qui l'a suivie a été bien plus grande. J'ai vu les condamnations injustes dans les pays qui continuaient à martyriser les corps et les âmes, les nouvelles guerres, qui germaient, invisibles, dans le cerveau des Etats. Je suis venu ici et un jour j'ai compris que j'avais complètement changé.

Je ne sais même pas comment cela s'est produit.

Pendant vingt ans on avance sur un chemin rectiligne et sûr, épargné par le doute, un chemin qui vous conduit au milieu des abîmes enflammés de l'époque. Puis d'un seul coup j'ai éprouvé le sentiment irrésistible de la masse d'un peuple qui m'intimai de combattre avec lui et pour lui. Pendant des mois on y réfléchit, on s'y refuse du plus profond de soi et brusquement, tout cède et l'on se retrouve devant soi comme devant un mystère. Peut-être cette décision apparaîtra-t-elle à d'autres aussi inexplicable que m'apparut la conversion de Tolstoï à la religion. Qu'est-ce qui nous guide ? – quel est ce sang mystérieux que d'autres appellent Dieu, économie, vie, moi ou inconscient ?

Comme elle m'est familière cette pièce où je dors et où maintenant je vous écris. Est-il étonnant qu'ici précisément le même tourment m'assaille une nouvelle fois ? Pendant vingt-cinq ans j'ai voulu visiter cette maison et il m'arrive ce qui arrive avec le souvenir chéri d'une personne aimée – quand enfin on la rencontre on se tait, étonné par la froideur de son propre cœur avant de crier : trop tard ! je ne t'aime plus !

...Je suis fatigué, j'essaierai de poursuivre ma lettre demain. C'est en vain que je cherche à m'exprimer clairement.

Je viens de prendre une nouvelle feuille et je vois ce papier comme l'étendue de neige Infinie sur les champs de Iasnaïa Poliana, où s'enfoncent mes pas et j'ignore encore comment je pourrai atteindre l'extrémité de cette vaste plaine blanche. »

Le lendemain, Wegner visite le village et ce qu'il découvre est « triste et déprimant ». « Saleté, désordre, superstition, pauvreté et ignorance » chez les paysans qui bénéficient d'un dispensaire et pour certains de l'éclairage électrique grâce à Lénine. Puis il se rend au cimetière sur la tombe de Tolstoï : aucune atmosphère particulière. Juste l'occasion de revenir sur la doctrine de la non-violence, qui laisse les forces de la déraison accomplir leur œuvre : « contradiction mortelle ». Contradiction encore que de donner une partie de son domaine aux paysans qui deviennent les « maîtres arbitraires de la terre russe », une violence encore.

Aussi adresse-t-il une deuxième lettre à Romain Rolland :

« A Romain Rolland, dans le cabinet de travail de Tolstoï, le 11 février.

Les femmes de la maison de Tolstoï m'ont laissé seul un instant et j'en profite pour continuer ma lettre.

Fuir la violence et par là-même encourager la violence, – tel a été le chemin suivi par Tolstoï. Et est-ce que Lénine ne fait pas de même quand il en vient à la cruelle conclusion – de tuer par amour ?

Consciemment ou pas, tous deux servent la violence par amour, tous deux le font dans le même but ultime, l'un en fuyant dans la solitude, l'autre dans la vie.

Mais derrière tout cela se pose une autre question encore plus cruelle à mon cœur.

Quand Tolstoï dit : Bien que par ma raison je ne comprenne pas pourquoi je prie, je suis appelé par une voix supérieure à le faire quand même. Et quand j'en arrive moi-même à reconnaître : bien que ma raison me dise qu'il ne peut jamais être profitable dans la durée de soutenir des violences par une action même désintéressée, j'obéirai pourtant à la voix intérieure qui m'appelle à accomplir la volonté suprême de la communauté – n'est-ce pas au fond la même

chose ?

Que tu appelles cela volonté de Dieu, me dit une voix, ou que tu te fondes sur les nécessités de la faim ou les instincts grégaires – ce ne sont que des mots différents s'appliquant au même processus psychique.

Entre Tolstoï et Lénine, vois-tu, poursuit la voix séductrice, il n'y a absolument aucune différence. Oui, ces deux-là, apparemment si éloignés l'un de l'autre que pour bien des gens le second passe pour le pire criminel et le premier pour l'expression de la plus haute sainteté, ne se différencient pas. Car même si nous ne tenons pas compte de ce qu'ils poursuivent ultimement la même fin, le plus haut bien de toute l'humanité, il ne s'agit pas des moyens qu'ils y emploient mais uniquement du degré de ferveur, de vérité et de sacrifice que chaque individu met dans sa vie.

Peu importe donc, poursuit la voix séductrice, comment tu te décides, si seulement tu le fais absolument sincèrement, tu ne peux te tromper.

Est-ce exact ? Et si ça l'est, qu'en résulte-t-il ? Car c'est une conclusion qui m'effraie. Vous-même, très honoré maître, vous êtes élevé contre les actions de la révolution russe et vous l'avez pourtant jugée avec beaucoup d'admiration. L'an dernier vous avez assuré les combattants de la révolution russe de votre amitié et dit de l'action de la Russie qu'elle constitue l'emploi le plus puissant et le plus fructueux de la force que nous connaissions en Europe pour former une nouvelle communauté.

Est-il besoin de dire que je partage votre avis ?

Mais je n'en ressens que plus douloureusement la contradiction que je rencontre partout et chez vous aussi. Je me demande comment vous pouvez apaiser vos doutes. Car comment peut-on approuver une action, globalement ou partiellement, sans approuver ce qui suscite en elle l'effroi, si précisément cet effroi en est une partie essentielle ?

Je ne veux pas adopter une position qui approuve l'œuvre sans la soutenir. Ni saluer avec vous la république russe d'un « Sois bénie ! puisses-tu vivre éternellement ! » tandis que vous vous diriez en même temps dans votre for intérieur, je ne puis y participer à cause des moyens utilisés pour l'œuvre de liberté.

N'est-ce pas vouloir récolter les fruits pour lesquels un autre s'est sali les mains ? N'est-ce pas comme Tolstoï une nouvelle fois s'enfuir dans le désert de l'esprit ?

C'est pourquoi je vous écris, profondément accablé, non par mes doutes (car je ne doute plus du pas que j'ai à faire) mais par ma tristesse, ou presque

mon effroi, devant le pas que j'ai déjà intimement accompli. Je sens comme jamais que cela signifie en même temps endosser un nouveau meurtre, une nouvelle violence. Je pourrais prendre sur moi de dire : Eh bien oui, je vais faire couler le sang, comme vous l'avez fait ; comme c'est pour le bien supérieur de la terre, je supporterai sereinement ce sacrifice, en agissant pour l'humanité qui m'a ordonné de tuer encore pour elle – mais que je doive le faire empli du souvenir des horreurs de la guerre que je ne pourrai jamais complètement effacer de mon cœur – c'est peut-être moins une condamnation de la révolution que de moi-même.

Je pourrais certes me dire : A quoi bon... Que t'importe, le destin peut bien te mettre au rencart ! Mais alors la question de l'humanité n'est pas réglée. Ne devrais-je pas plutôt me reprocher : regarde bien en face ce qui est irrévocable – et il y a peu de moments où je l'ai pu. Car je sens bien en même temps qu'il n'y a pas de plus grand bonheur pour nous que d'adhérer une fois, dans un moment de grâce, sans arrière-pensée, à une grande idée, comme cela s'est produit en Russie. Mais cela ne signifie-t-il pas, pour notre malédiction, approuver des horreurs – juste pour participer à l'allégresse de la rédemption qui va avec ?

Je vois ressurgir l'effrayante injustice et la torture de l'éternelle contradiction... Sans fin.

Je ne vous ai presque parlé que de moi et des problèmes de ce pays sans vous dire un mot d'hommage et de remerciement pour vous et votre œuvre. Pardonnez cet égoïsme, cher maître. Mais que j'aie eu besoin de ces circonstances pour vous écrire, – n'est-ce pas la meilleure preuve de l'influence que vous avez sur moi ? »

Dans son journal, Wegner rend compte d'une visite à la Maison des paysans de Iasnaïa Poliana, bâtiment confortable et bien équipé par le nouveau régime pour « le nouveau paysan éclairé » et mentionne le projet nourri par Staline de transformer des millions d'hectares en grands domaines : après l'américanisation de l'industrie, un Canada de l'agriculture ? Une nouvelle contradiction. De retour en Allemagne, à Königsberg, Wegner note le 21 février dans son journal qu'il n'est pas d'action qui ne suscite une déception mais qu'il a pris sa décision : « je lève les cinq doigts au-dessus de moi comme une étoile rayonnante ».

Ces lettres, Romain Rolland ne les a pas reçues mais Wegner lui a écrit à la parution de son livre : la réponse de Romain Rolland est connue⁸, qui distingue « moi d'un seul

8. Un beau visage en tous sens, Cahiers Romain Rolland n°17, Albin Michel 1967, p.289-291

9. Leben und Werk von A.T.Wegner, 1989. Dans ses mémoires, *Vor dem Vergessen*, Avant l'oubli, 1987, Lola Landau n'en fait pas mention.

et... Moi de tous ... *Moi cosmique* qui ne rejette ni Tolstoy ni Lénine mais les veut tous les deux et des millions d'autres avec ». Quant à la Révolution Russe, brutale et destructrice, « elle est la marche même du Cosmos, du Moi éternel – qui la brisera, après s'en être servi, pour atteindre à la prochaine étape ». Romain Rolland lui aussi connaît à cette époque une évolution qui l'amènera à devenir compagnon de route des communistes, et dont il développera la logique dans le *Panorama* ouvrant *Quinze ans de combat*. « De l'ermitage de Villeneuve » il ne s'est pas coupé du monde et il n'a cessé « de se faire le grand soldat de l'Action qui renouvelle le monde ». Comme il l'écrit à Wegner, « le moi individuel... n'a rien à sacrifier de ses lois propres » et chacun doit jouer sa partie dans la symphonie de l'humanité. Mais l'urgence politique, – la montée du fascisme, impose de se mobiliser et de « faire cause commune avec l'URSS ».

De son côté Wegner, selon Rooney⁹, adhère au Parti communiste allemand et participe à des émissions à la radio, à la grande fureur de l'extrême-droite. Si son livre *Fünf Finger*, auquel Stefan Zweig consacre un article élogieux, connaît un succès, il publie la même année un autre récit de voyage, *Am Kreuzweg der Welten*, (Le carrefour des mondes), *Un voyage de la mer Caspienne au Nil*, qu'il a fait en compagnie de son épouse, en 1928-1929. Ils découvrent ensemble la Palestine où Lola Landau rencontre de jeunes colons juifs, s'épuisant au travail et encore capables le soir de chanter et de danser. Pour elle, qui commençait à souffrir en Allemagne de l'expression d'un antisémitisme à la fois diffus et brutalement affiché, c'est la révélation d'une appartenance à un autre peuple, que confirmeront les événements ultérieurs quand, juive, elle ne sera plus allemande. Wegner en revanche, en tant que citoyen allemand indiscutable, est moins sensible à tous les petits signes de discrimination que perçoit son épouse, et comme nombre de ses compatriotes, ne prend pas au sérieux la propagande hitlérienne, jusqu'à ce qu'il soit bien obligé d'en reconnaître les conséquences. Et, indigné, c'est en tant qu'Allemand, après le boycott des magasins juifs, en avril 1933, qu'il écrit au chancelier du Reich pour prendre la défense des juifs : « il ne s'agit pas seulement du destin de nos frères juifs, il s'agit du destin de l'Allemagne ». Cette lettre de dix pages n'est évidemment pas publiée dans la presse. Au mois d'août Wegner est arrêté, frappé et maltraité, transféré dans divers camps de concentration dont il est libéré en décembre. La famille séjourne à Londres, Tel Aviv, où Wegner refuse de s'installer ; il préfère résider à Positano, au milieu d'une petite colonie allemande, plus près de son pays de naissance qu'il refuse d'abandonner aux hitlériens mais Lola Landau

ne supporte pas l'idée de vivre dans l'Italie fasciste alliée des nazis et où elle doute que les juifs soient protégés. Ils se séparent en 1939.¹⁰

L'année 1933 décida aussi du sort de Ervin Sinko (1898-1967) et de sa femme.

Né en Hongrie, soldat autrichien, collaborateur de revues d'avant-garde et membre de l'éphémère République des conseils de Budapest en 1919, Sinko émigre en Bosnie puis à Vienne avant de gagner Paris en 1934. Il y vit pauvrement en achevant l'œuvre de sa vie, son roman *Les Optimistes* qui a pour sujet la révolution de 1919¹¹ ; sa femme le traduit en allemand et l'épouse française du peintre hongrois Laszlo Nay en traduit une centaine de pages pour les présenter à un éditeur. Aucun ne veut le publier. Sinko s'adresse alors à Mihaly Karolyi, « le comte rouge », un temps président de la République populaire hongroise, et à ce titre un des personnages des *Optimistes*, installé en exil à Paris et compagnon de route des communistes, c'est-à-dire convaincu du rôle que peut jouer l'URSS, « le seul espoir de l'humanité ».¹² Parmi les relations de Karolyi, Romain Rolland, auquel il fait appel, et qui lui assure avoir « survolé les deux premiers chapitres en français » : « j'ai aussitôt reconnu le talent de l'auteur ». La crise de l'édition interdira sans doute à Rieder de publier ce gros livre mais comme le suggère sa femme, pourquoi ne pas le proposer aux éditeurs soviétiques ? (Lettre du 1^{er} janvier 1935).

Le 7 janvier il écrit à Sinko lui-même :

« Cher Monsieur Ervin Sinko,

Il y a quelques jours j'avais écrit au comte Karolyi, sous l'impression des premières pages feuilletées de votre manuscrit. Maintenant j'ai lu de plus près ces premiers chapitres en français, et surtout le chapitre XI, qui m'a profondément frappé. Moi et ma femme (qui dès les premières lignes de votre œuvre en a été saisie) nous admirons la richesse psychologique de ces fragments, l'intelligence libre et ample qui met en jeu les problèmes les plus poignants de la conscience moderne dans l'action révolutionnaire, et qui sait les traiter d'une façon aussi vivante, jamais abstraite.

Surchargé de tâches et gravement malade, je ne puis trouver le temps pour lire le reste de l'œuvre en allemand (bien que je lise assez bien l'allemand, ce n'est jamais sans fatigue). Mais si le reste de l'œuvre répond à ces trois chapitres, comme il y a tout lieu de le présumer, il n'y a point de doute : votre œuvre est

10. A.T.Wegner ne revint jamais vivre en Allemagne. En 1968 il fut reconnu Juste parmi les justes et la République soviétique d'Arménie lui décerna sa plus haute décoration.

11. Sinko a publié en serbo-croate en 1955 le récit, traduit en allemand en 1962, sous le titre *Roman eines Romans-Moskauer Tagebuch 1935-1937* (Le roman d'un roman-Journal de Moscou), de ses efforts pour faire paraître son roman à Paris et à Moscou. C'est l'histoire rétrospective de son séjour en Urss, éclairée par les pages de son journal.

12. Michel Karolyi et sa femme Catherine étaient très proches des communistes, sans l'être eux-mêmes. Voir leur importante contribution au numéro de *Vu* de novembre 1931, *Au pays des soviets*, et les mémoires de Catherine Karolyi, *On m'appelait la comtesse rouge*, 1980.

grande et prendra place au premier rang de celles de ce temps ».

Puis il évoque la crise de la librairie française, et la possibilité de « publier quelques chapitres » dans la revue *Europe*.

« Mais tout mon espoir est du côté de l'URSS. J'ai la chance d'avoir ces jours-ci la visite du camarade Alexandre Aroseff, directeur de *Voks* et lui-même romancier de talent. Je lui ai remis votre manuscrit afin qu'il le parcoure, et nous lui en avons parlé chaudement »¹³

Un rendez-vous à l'ambassade soviétique est prévu. Les deux hommes se rencontrent effectivement et Aroseff, qui n'a pas lu le manuscrit, annonce à Sinko qu'il va pouvoir se rendre à Moscou pour faire éditer et publier en plusieurs langues *Les Optimistes*. Transporté de bonheur, Sinko informe aussitôt Romain Rolland, en lui fournissant des éléments biographiques qui pouvaient l'intéresser.

Réponse immédiate de Romain Rolland, le 18 janvier :

« Cher Ervin Sinko,

J'ai été très touché par votre dernière lettre. Vous m'y avez confié des souvenirs de votre vie que je ne pourrai plus chasser de mes pensées. Dans vos épreuves vous avez eu un rare bonheur : l'affection d'une compagne courageuse et fidèle. »¹⁴ Après lui avoir annoncé qu'il a insisté auprès de Guéhenno pour qu'il publie dans *Europe* un chapitre de son livre, il poursuit ; « J'ai parcouru les derniers chapitres de votre livre en allemand. Il me semble que dans aucune révolution en Europe l'élément intellectuel a tenu une aussi grande place. Elle était disproportionnée par rapport à celle de l'élément prolétarien ou simplement du peuple politiquement conscient. Cette disproportion devait conduire à l'échec. Je ne crois pas que même à l'Ouest où les intellectuels sont très nombreux les discussions sur les problèmes intellectuels aient aussi profondément pesé sur le domaine de l'action. (Même si les conversations de vos jeunes Hongrois me rappellent Saint-Just et Barrère, après leur travail épuisant, allongés sur des matelas dans la salle du Comité de Salut public, se reposant en déclamant du Racine ou du Voltaire ou en discutant d'œuvres d'art, – mais jamais leur devoir ne troublait leur conscience. Le seul qui était réellement troublé et qui à coup sûr était et restait seul, pour débattre avec lui-

même, – Robespierre.

Puis-je encore ajouter que si vivants que soient les débats d'idées que vous décrivez dans vos dernières pages, – les quelques lignes de votre lettre où vous évoquez les soixante paysans que vous deviez condamner et que vous n'avez pas pu condamner à cause de leur regard, m'ont beaucoup plus impressionnées. Je regrette que vous ne vouliez pas reprendre dans votre roman ce face à face, ce contact des âmes, juste par le regard ».¹⁵

Guéhenno¹⁶, qui demande à Sinko un article sur le procès de Matias Rákosi, pour le numéro du 15 mars 1935, lui propose, plutôt que de publier un extrait des *Optimistes*, de rédiger son autobiographie, ce qu'il accepte. Par ailleurs les Rolland ne ménagent pas leurs efforts pour venir en aide à Sinko ; lettre de Marie Rolland du 30 janvier évoquant la possibilité d'une publication en Suisse, lettre de Romain Rolland du 28 mars lui annonçant l'envoi d'une « petite somme d'argent » dans l'attente du versement des honoraires par *Europe*, interventions renouvelées auprès d'Aroseff et de l'ambassadeur Potemkine. « Comme j'aimerais vous savoir déjà avec votre femme à Moscou ! Qui sait si dans un mois ou deux l'Europe ne sera pas en flammes ! » (Lettre du 28 mars). Après réception de l'autobiographie de Sinko, intitulée en allemand *Confessions*, Romain Rolland écrit le 1^{er} avril :

« Cher Ervin Sinko, j'aurais trouvé pénible l'exigence de Guéhenno de vous demander d'écrire un résumé de votre vie plutôt que de publier un chapitre de votre roman, si cette demande ne nous avait valu la magnifique *Confession* que sinon vous auriez peut-être tardé à écrire. C'est un saisissant *Monologue*, qui trouvera le chemin de bien des cœurs. Ce grand débat de conscience vient à point nommé. Il est appelé, je pense, à trouver un écho dans la conscience de nombreux autres hommes. Il éclairera pour eux le chemin douloureux et nécessaire.

...Il nous paraît à ma femme et à moi, que le passage d'un état d'esprit purement chrétien et enraciné dans une démarche tolstoïenne à l'acceptation finale de l'action nécessaire est un peu brusque et incohérent. Du moins pour un lecteur pressé et passionné le point de vue tolstoïen peut paraître l'emporter, d'autant plus qu'il s'affirme pendant plusieurs années après la Révolution et en outre en exil. Peut-être ne voit-on pas assez clairement la monstrueuse indignité des faits (fascisme, terreur blanche), qui nous ont

13. Fonds Romain Rolland, BNF, tapuscrit, transcription respectée.

14. Même attention au rôle de l'épouse que dans sa lettre à Wegner de 1930.

15. Version légèrement modifiée, d'après le texte allemand dans *Roman eines Romans*. L'épisode que mentionne Romain Rolland figure bien dans *Les Optimistes*.

16. Jean GUÉHENNO (1890-1978) était alors directeur d'*Europe*.

contraints à participer à l'action révolutionnaire. »

En outre Marie Rolland propose de chercher un traducteur russe pour pouvoir faire intervenir Gorki en faveur d'une publication en URSS.

Deux autres lettres, écrites par Marie Rolland, suivent, les 9 et 10 avril : vu l'indisponibilité du professeur russe elle se propose de traduire elle-même le roman, pour que Gorki l'ait au plus vite, et ajoute « nous trouvons que le titre « Les Optimistes » n'est pas particulièrement bon (il paraît un peu abstrait, un peu trop « idéologique ». Mais s'il vous plaît... » En marge Romain Rolland a écrit : « Surtout ce titre n'est pas en harmonie avec l'esprit tragique de l'époque sur laquelle vous écrivez ». Suivent pour finir des conseils pour aider à la publication en Urss : contacter Bela Kun¹⁷, Kurella¹⁸.

Sinko reçut encore une lettre de Romain Rolland, du 1^{er} mai 1935, juste avant son départ pour Moscou, toutes les autorisations lui ayant été accordées pour franchir la frontière.

*« Cher Ervin Sinko,
J'espère que ce mot vous trouvera encore à Paris. Nous sommes heureux, ma femme et moi, que vous ayez enfin reçu le visa pour l'URSS. Réjouissons-nous ensemble et pas d'inquiétudes ! Il vous faut délibérément mettre de côté ces doutes et ces rongeries intérieures qui ont dévoré une partie de vos énergies. Vous allez dans le pays des grandes constructions. Prenez place parmi les constructeurs. Ecartez-vous délibérément des discuteurs ! Gardez-vous de vous mêler aux partis politiques et à leurs débats stériles. Tout cela, à l'heure actuelle, est vain et dangereux. Ce qui compte, c'est le côté positif, le travail édificateur. Nous voudrions que vous fissiez là-bas la connaissance de l'homme qui est le meilleur chantre de ce travail de construction : Iline (...) l'auteur de ce livre populaire dans toutes les langues, « L'épopée du travail », – et dont ma femme me lit, en ce moment, un second volume (non traduit encore du russe), plus passionnant encore que le premier : « Les montagnes et les hommes », qui décrit le travail gigantesque qui, depuis dix ans, renouvelle, recrée la terre de l'URSS. Quand des milliers d'hommes sont ainsi occupés, avec une science passionnée jusqu'à l'héroïsme à transformer la face de la terre, ne serait-il pas futile de chicaner quelques erreurs politiques, ou quelques fautes plus graves, dues à la faiblesse de tels ou tels, – ainsi que le fait l'acharnement des hommes de parti ? Je crois qu'en URSS il faut le plus*

possible travailler avec les travailleurs, construire avec les constructeurs, – et laisser, pour un long temps, la critique négative. C'est non seulement plus juste mais aussi revigorant pour l'esprit ? (...) Nos meilleurs vœux pour votre nouvelle vie (...) Qui sait si, quelque jour, nous ne nous verrons pas là-bas. »

Marie Rolland y avait joint sa propre lettre, pleine de recommandations : « Je vous conseille de ne pas vous laisser ébranler par les doutes et les inquiétudes (...) ne vous laissez pas ébranler par ce que vous pouvez voir de mal ; s'il y a encore de l'ignorance, de l'avidité, de la paresse, de l'égoïsme, cela est naturel et il faut lutter contre en pleine lumière avec ceux qui sont conscients, désintéressés et travailleurs. Et ne pas se laisser abattre par ceux qui doutent. » Et d'ajouter en conclusion : « Peut-être nous rendrons-nous cet été à Moscou. Mais n'en parlez pas. »

Rétrospectivement Sinko avoue ne pas avoir très bien compris ces avertissements : fallait-il y voir une conséquence de l'affaire Istrati, soutenu par Rolland et *Europe* et auteur d'un livre de dénonciation du régime après son séjour en Russie ? Pour lui, militant expérimenté, le bouleversement révolutionnaire ne pouvant s'effectuer de façon idyllique, il fallait combattre les fascismes et les nationalismes porteurs de guerre, en soutenant la révolution pour qu'elle atteigne ses objectifs non seulement économiques mais aussi humains et moraux. C'est donc le cœur léger qu'il part à Moscou, pour en finir avec son isolement et rejoindre une communauté en action.

Accueillis à Léninegrad par les responsables du Voks et du GPU, les époux Sinko, invités du gouvernement soviétique sont traités comme des hôtes de marque. A Moscou où ils sont hébergés dans un des trois meilleurs hôtels, ils font l'expérience de la lenteur : la vie publique est trépidante mais le service au restaurant très long, l'attente dans les administrations est interminable ; sans autorisation, on n'entre pas, une fois entré, la personne qui vous a donné rendez-vous n'est pas encore arrivée ou vient juste de sortir pour une réunion impromptue et vous n'arrivez jamais à la joindre au téléphone pour vous épargner d'avoir à revenir. Les démarches que Sinko entreprend pour faire éditer son roman le confrontent à cet univers où en réalité personne ne veut prendre de responsabilité. Il réussit à rencontrer Bela Kun, au Komintern (dans les couloirs de l'organisation il reconnaît, en chair et en os, maint des personnages de son roman) et à lui arracher la promesse de l'aider mais les maisons d'édition s'abritent derrière les notes de leurs lecteurs que doivent toujours approuver d'autres instances. Peu à peu Sinko perd un peu de sa naïveté, d'autant plus quand son roman, suspecté de non-conformité aux exigences du ré-

17. Bela KUN (1886-1937), cofondateur du parti communiste hongrois, dirigeant de la République des conseils, à Budapest, avant d'être dirigeant du Komintern à Moscou.

18. Alexandre Kurella (1895-1975), écrivain, nombreux postes de responsabilité au parti communiste allemand et au Komintern, rédacteur en chef de la rubrique culture à *Monde*, etc.

gime, lui vaut de changer de statut : « le camarade Arosev regrette mais Voks ne peut plus vous considérer comme ses hôtes ». Désormais les Sinko doivent chercher un logement et apprendre à vivre (presque) comme des moscovites : elle trouve un poste dans un Institut du cancer et fait des heures supplémentaires comme radiologue dans une polyclinique, car les salaires sont très bas, lui poursuit ses démarches pour faire publier son roman et trouver quelque emploi.

C'est aussi le moment où Romain Rolland vient à Moscou.

Journal de Sinko, 27 juin : « Kurella trouve que j'ai tort de ne rien entreprendre pour rencontrer Romain Rolland...le bruit assourdissant qu'on fait ici pour la visite de Rolland provoque en moi un dégoût insurmontable. ... Il y aurait pourtant beaucoup à dire... sur lui et sur la signification historique de sa visite... un des intellectuels européens les plus représentatifs, au soir de sa vie, plein d'espoir, de foi et de curiosité voyage au pays du prolétariat victorieux... Au lieu de paroles raisonnables et humaines... l'assaut de superlatifs. Romain Rolland sert de trophée à Staline. (...) On écrit sur Romain Rolland mais on ne cesse de répéter le nom de Staline. (...) Je vois sur les photos de presse que c'est un vieillard osseux, maigre et de grande taille qui même dans ces chaudes journées d'été frissonne et s'enveloppe dans son grand manteau et qui au milieu de la foule des gens et des appareils photos sourit d'un air gêné et un peu inquiet. Oui je donnerais beaucoup pour pouvoir m'asseoir juste dix minutes tranquillement avec lui ou échanger quelques mots. Mais je préfère qu'il rentre à Villeneuve sans que j'aie fait sa connaissance personnelle plutôt que de me joindre à ceux qui le tiraillent et l'épuisent ».

Journal de Sinko, 5 juillet : « Aujourd'hui dans la Pravda une jolie photo : Romain Rolland à la maison de campagne de Gorki ; Romain Rolland est assis sur un banc, dans le jardin, à côté de Gorki. (...) Kurella, qui sait à quel point mes affaires sont à nouveau bloquées, me tombe dessus : pourquoi je ne profite pas de cette unique occasion de connaître personnellement Rolland et par son intermédiaire Gorki aussi; ils pourraient d'un seul mot balayer tous ces obstacles stupides. Kurella sait que c'est pour moi une question vitale que d'écarter ces obstacles. Mais si cet homme âgé et visiblement malade a décidé, à la fin de sa vie, d'entreprendre ce voyage lointain et fatigant, ce n'est pas pour bavarder avec un émigrant européen de ma sorte mais pour rencontrer les gens d'ici et pour découvrir la vie d'ici. » L'autre raison de sa passivité : « Rolland représente ici et maintenant, surtout depuis qu'il a été reçu par Staline, pour ainsi dire une puissance célèbre, et j'éprouve une insurmon-

table répugnance, presque une aversion injuste envers les hommes qui sont tout en haut. »

Et pourtant la rencontre eut lieu.¹⁹

Journal de Sinko, 10 juillet : « Devant la Maison des écrivains j'ai vu trois grands autobus, une colonne de voitures de Voks et un grouillement de gens. Je n'augurai rien de bien. Mes mauvais pressentiments ne s'accordaient guère avec mon embarras et mon énervement, plein d'espoir, au moment de rencontrer pour la première fois l'homme qui s'est intéressé à mon travail et à ma vie de façon si extraordinaire et amicale.

(...) La maison de campagne de Gorki ressemble à un de ces châteaux que les banquiers et les commerçants se sont fait construire partout en Europe au début du siècle. (...) Nous n'avons pas longtemps à attendre. Une femme qui frappe par son charme et surtout dans ces circonstances par son élégance, la femme de Rolland vient à notre rencontre. Elle est suivie par un grand vieillard maigre : Romain Rolland. Il a jeté sur ses épaules le manteau qu'on lui connaît par les journaux. Tandis qu'il tend sa main droite à un écrivain soviétique après l'autre il serre en frissonnant son manteau de la main gauche. Les écrivains passent un par un. Maria Pavlovna échange avec ses vieilles connaissances quelques mots en russe et les présente à son mari. Enfin c'est mon tour dans ce défilé. Quand je me présente devant Maria Pavlovna, la cérémonie s'arrête un instant. Maria Pavlovna me regarde et doit admettre, embarrassée, qu'elle est incapable de me reconnaître et qu'elle ne sait pas qui je suis. Elle me parle en russe, je lui réponds en français que je ne suis pas un écrivain russe et qu'elle ne peut pas me reconnaître puisqu'en cet instant nous nous voyons pour la première fois. Lorsque je dis mon nom, Rolland, qui se tient un peu en arrière de sa femme, me saisit vivement la main la serre et la secoue et me dit « Quand vous étiez à Paris, qui aurait pensé que nous nous rencontrerions ici ? A Moscou ! Qui l'aurait pensé ? ». (...) « C'est la première fois depuis treize ans que je quitte Villeneuve » ajoute-t-il. Un homme enclin par nature à l'isolement et au retrait, un homme du moins habitué à l'isolement et qui contre sa nature et ses habitudes, pour obéir à ses convictions morales est devenu une personnalité politique et publique, un homme qui ne peut s'adresser aux masses que depuis son bureau, la plume à la main, un homme qui depuis 1914 a consacré toute sa vie au combat, contre les masses et pour les masses, – cet homme, comme s'il devait animer un cercle, se trouvait au milieu de notre petit groupe, embarrassé et mal à l'aise. Ses yeux sous ses sourcils broussailleux cherchaient Maria Pavlovna, souriante et infatigable, en lui jetant des regards effrayés, appelant à

19. Comparer avec Romain Rolland, Voyage à Moscou, (Introduction et notes de Bernard Duchatelet) Cahiers Romain Rolland n°29, 1992.p167-168

l'aide. »

Ensuite les invités passent dans une grande salle : Rolland et Gorki prennent place à une grande table. On présente à Gorki les quelques personnes qu'il ne connaît pas. Sinko trouve qu'il n'y met guère d'entrain « comme s'il ne se faisait pas d'illusion ». De fait, « dès que nous eûmes pris place à table, un invité se leva, recula d'un pas, tira de sa poche un papier et prononça un discours. Un, puis encore un, puis un troisième, un quatrième, un cinquième, – je ne sais plus combien. Tous lurent un discours préparé à l'avance en l'honneur de Romain Rolland, et tous sans exception en russe. Terrible ! » Un Ukrainien prononce un discours interminable qui vante en détail les excellents résultats obtenus dans tous les domaines grâce au plan quinquennal. Gorki, qui n'en pouvait plus, interrompt brutalement la cérémonie mais une autre lui succède. « Chacun son tour on pouvait s'asseoir à côté de Romain Rolland. Chacun disait quelques mots en français et en russe, Maria Pavlovna traduisait, il recevait ainsi une courte réponse, accompagnée du pauvre sourire accablé de Rolland ». Tout s'achève avec la séance de photographie, à laquelle seuls quelques invités sont conviés : Sinko y est entraîné par Kurella et se retrouve ainsi le lendemain sur la photo publiée dans la Pravda, qui publie la liste nominative des heureux élus. Ce qui lui vaut un peu de considération de la part de ceux qui y voient une forme de reconnaissance officielle. Une revue l'appelle pour le prier de bien vouloir l'autoriser à publier un extrait des *Optimistes*...

Néanmoins l'ultime décision autorisant la publication de son livre est toujours différée et Sinko se résout à demander à nouveau l'aide de Romain Rolland. C'est Marie Rolland qui lui répond, le 24 septembre, qu'il est trop surchargé de travail depuis son retour pour répondre même à ses amis : « Lui aussi regrette de ne pas vous avoir parlé à Moscou mais si vous saviez la quantité de choses qu'il regrette de ne pas avoir faites, vues ou dites ! C'était trop d'un coup et sa très mauvaise santé réduit beaucoup ses capacités d'action. La réunion avec les écrivains à laquelle vous avez participé n'était absolument pas ce que nous souhaitions. Il aurait mieux valu en organiser deux ou trois en réduisant le nombre des participants. Les discours étaient superflus, il aurait mieux valu consacrer ce temps à des discussions. La prochaine fois, car nous espérons bien revenir, nous procéderons autrement.

En ce qui concerne votre roman, nous allons écrire à Gorki ; mais je crois qu'il devrait connaître tout l'ouvrage pour s'y intéresser pleinement. Je ne peux prévoir comment il réagira. (..) S'il lui plaît, il pourra peut-être vous aider. Mais vous savez qu'il est très occupé(...) En tout cas les difficultés que vous rencontrez sont plus ou moins normales. Il doit y avoir des plannings de publication à respecter, il y

a peu de papier (trop peu pour l'énorme demande du pays) et beaucoup d'auteurs en concurrence. Ces difficultés ont donc des causes « objectives » Il faut s'armer de patience et ne pas s'aigrir. » Elle lui suggère de diviser son roman en deux tomes pour en faciliter la publication. « Mon mari le fait aussi pour ses romans. Nous espérons que votre vie en général (Sinko précise que Rolland a rayé la formule pour écrire « à Moscou ») est meilleure qu'à Paris Elle s'améliorera avec le temps alors qu'à Paris elle ne pourrait qu'empirer. Nous connaissons très bien les conditions de logement. Des amis à nous, communistes, qui vivent à Moscou depuis dix ans n'ont qu'une pièce pour trois, mari, femme et enfant. Et mon propre fils, étudiant en mathématique, partage avec son épouse danseuse et sa grand-mère malade, une unique pièce. (...) Vous cherchez un plus grand logement, et cela traîne en longueur. Quand tout le monde veut une chose et la réclame, ça prend du temps. (...) Nous sommes sûrs que vos affaires s'arrangeront, ne soyez pas impatients. Il n'y a pas six mois que vous êtes en URSS, il est normal que tout ne soit pas encore en ordre dans votre vie ». Et Romain Rolland ajoute en post-scriptum : « Moi aussi je vous dis patience mon cher Sinko. Je suis convaincu qu'avec le temps tout s'arrangera. C'est déjà beaucoup d'avoir suscité sympathie et intérêt pour votre livre. En attendant qu'il paraisse, rassemblez les matériaux pour votre prochain livre. Je vous salue cordialement ».

Sinko ne trouva guère de réconfort dans cette invitation à prendre son mal en patience. Pendant plusieurs mois il s'efforça de retravailler son roman et de gagner sa vie (notamment en rédigeant des scénarios), et cessa de tenir son journal. Puis il fit la connaissance d'Isaac Babel²⁰, avec lequel il devint ami et partagea son logement – une petite maison avec deux appartements, téléphone, cuisinière et femme de ménage ! Ce « privilégié du régime » abonné à la Pravda, permet à Sinko de suivre l'actualité « officielle » et d'en interpréter les variations, de l'attaque en règle de Chostakovitch, après la première de *Lady Macbeth von Mtsensk*, au débat sur le formalisme et le réalisme dans l'art, jusqu'à « l'affaire Boukharine ». S'il a l'occasion de rencontrer Pierre Herbart, à Moscou pour diriger une partie de l'édition de *Littérature internationale*, Malraux, que Babel accompagne comme traducteur lors de sa rencontre avec Gorki, il mène une vie sans moyens. Il finit par se fâcher avec Babel qu'il avait cité comme témoin dans le procès qu'il fait à la Mosfilm pour non-respect du contrat qu'il avait signé : Babel le laisse tomber et Sinko en est profondément meurtri et lui reproche – à tort – sa faiblesse de caractère. « Paradoxalement, tant que j'ai vécu à Moscou, j'en ai moins su sur ce qui se passait en Union soviétique ou à Moscou que plus tard à Paris ». La situation politique se dégrade, les relations de Sinko ne peuvent plus l'aider, on lui refuse une

20. Isaac BABEL (1894-1941), auteur de *Cavalerie rouge* et de *Contes juifs*.

prolongation de son permis de séjour. Il réussit, grâce à l'aide d'amis parisiens, à obtenir du consulat de France à Moscou un visa, quatre jours avant l'échéance de son titre de séjour en URSS le 14 avril 1937. Avant de partir il a écrit à Romain Rolland pour lui demander s'il pouvait passer le voir à Villeneuve, avant de gagner Paris depuis Vienne. Voici le récit de leur rencontre, selon l'entrée du journal du 14 août.

« Tout dépend maintenant de Madrid, dit le vieil homme. J'étais d'accord et je lui fais remarquer que ceux de Moscou semblent l'avoir oublié. Il semble qu'à Moscou on pense que le principal combat, c'est contre le trotskisme. Rolland ne cherchait absolument pas à formuler sa pensée prudemment. Il me répondit avec véhémence, comme s'il voulait contredire quelqu'un : Staline, ce n'est pas l'URSS ! » La conversation s'engage sur l'affaire Boukharine que Rolland a connu : « un homme formidable, charmant et plein d'esprit ». Il a écrit à Staline en sa faveur. « Depuis dix jours les camarades français me demandent une déclaration écrite attestant de ma conviction de la culpabilité de Boukharine (...) parce qu'en France la réaction utilise les procès contre nous. (...) Je suis prêt à attaquer publiquement Boukharine si l'on me fournit le dossier, c'est-à-dire les preuves, qui l'ont conduit en prison. Mais sans preuves, non et non ! »

« Il était clair pour moi que Rolland n'a jamais été un homme politique et que seule la menace mortelle que le fascisme faisait peser sur les valeurs humaines l'a porté à la tête d'une action politique en faveur de l'Union soviétique, – mais je ne m'attendais pas à ce qu'il me demande, avec une simplicité évangélique, comme s'il s'agissait d'un problème difficile à résoudre : « croyez-vous que tout ce qui se passe à Moscou se passe avec l'accord de Staline ? (...) Je peux difficilement imaginer, depuis que j'ai été assis en face de lui, que tout se passe avec son approbation. Il dégage une force et un calme extraordinaire. En outre ses manières affables, cordiales et directes ont suscité ma confiance » Rolland lui rapporte ce que Staline lui a dit, et que nous connaissons aujourd'hui, dans sa forme officielle (interdite de publication) avec les commentaires ajoutés en 1938 par Romain Rolland.²¹ Sinko poursuit : « Chez lui, Rolland paraît autre que je ne le connaissais par ses lettres ou sa visite à Moscou. Désormais il n'était plus un apôtre ni un ascète et ne se faisait pas un devoir de m'influencer ; il ne dissimulait ni ses réflexions ni son trouble – et parfois il avait même l'air désespéré ». Quand sa femme le pressa d'interrompre l'entretien pour prendre un peu de repos, il « protesta énergiquement contre ce maternage et reposa inlassablement la question de ce qui se passait en Union soviétique et si cela nuirait à l'unité du front antifasciste en

Espagne et en France. Ce qu'il disait, c'était parfois au mot près ce que M.²² et moi nous disions entre les quatre murs de notre appartement (à Moscou) ; il donnait parfois à ses doutes un tour plus vif que je ne l'osais moi-même dans mes monologues les plus secrets de Moscou. Mais quand la discussion se porta sur *Le retour d'URSS* de Gide, Rolland ne voulut pas admettre, contrairement à moi, que Gide avait été victime de la cécité politique de l'intellectuel apolitique. (...) ne pouvait admettre que quelqu'un, de bonne foi, se trompe si lourdement ».

Quand ils se séparent, Romain Rolland donne à Sinko une lettre de recommandation pour Jean-Richard Bloch le directeur de *Ce Soir*. De fait, Sinko en rentrant à Paris retrouve « connaissances, camarades et amis » qui ne s'intéressent plus seulement à l'auteur d'un roman non publié, – car *Europe* avait publié quelques textes de lui – mais à celui qui vient de séjourner deux ans à Moscou et peut donc témoigner de ce qui s'y passe. Une conférence est prévue, sous l'égide des Amis de l'URSS, André Malraux, de passage à Paris, lui expose qu'un tel thème lui apportera la réputation d'être un stalinien, ce qui l'obligera d'autant plus à compter sur le parti communiste pour assurer ses fins de mois. Conclusion : chercher l'appui des hommes forts du PC, Vaillant-Couturier et Cachin, en demandant à Rolland de l'introduire auprès d'eux, ... ou partir combattre en Espagne ! Voici ce que Romain Rolland, informé, lui répond le 22 mai 1937 : « Nul mieux que Malraux n'est qualifié pour parler au PC français et pour en être écouté. (...) Je suis heureux de savoir que vous avez fait la connaissance amicale de J.R. Bloch et que vous êtes introduit maintenant à *Ce soir* et *Vendredi*. Ce sont aujourd'hui nos meilleures tribunes littéraires ». Quant à partir en Espagne, vu la fatigue manifeste de sa femme, « peut-être votre premier devoir serait-il pour tous les deux de reprendre souffle et de refaire vos forces, dans la tranquillité relative et avec un travail régulier (si possible) à Paris. Vous n'en agirez que plus énergiquement après, l'esprit plus serein ».

Sinko, après coup, jugera que Rolland connaissait mal la situation au sein du PC, et son rapport à Malraux, et qu'il faisait beaucoup d'honneur aux deux journaux « insignifiants. sans niveau littéraire » qu'il mentionnait.

Après un entretien préalable (auquel participa l'épouse de J.R. Bloch) puis une première dans le cercle restreint du groupe *Savoir*, à l'invitation des filles de J.R. Bloch, qui déboucha sur un débat tournant entièrement autour des procès de Moscou, la conférence, consacrée à « La politique de l'Union soviétique et l'éthique soviétique » eut lieu dans une petite salle du Palais de la Mutualité, donnant lieu à un échange sur les procès mais aussi la nouvelle politique anti-

21. « Ce qui me surprend aujourd'hui, ce n'est plus que Staline m'ait découragé de publier cet entretien, - c'est qu'il l'ait eu avec moi, -si franc, sans nulle précaution diplomatique » Cahier 29, p.293.

22. La femme de Sinko.

avortement et la vie en URSS. Satisfaction des organisateurs : J.R. Bloch souligna que le succès de la propagande supposait que l'on pose les problèmes ouvertement. Il fut décidé de publier l'intervention de Sinko en brochure, – il n'en rédigea jamais le texte, parce que peu après il apprit l'arrestation de Bela Kun à Moscou et celle du maréchal Tchoukatchevski et sept autres généraux, dénoncés comme traîtres et espions par *l'Humanité* alors que *Russie d'aujourd'hui* venait de l'afficher à la une de sa couverture.

Le 1er septembre 1937, Sinko reçoit la dernière lettre que lui aie envoyé Romain Rolland, qu'il avait informé de la demande présentée par une connaissance commune qu'il intervienne pour essayer de la faire sortir d'URSS, ainsi que de l'arrestation de Bela Kun et d'Arrosev. « Je ne suis pas moins troublé que vous par l'atmosphère d'intrigues et de soupçons qui trouble la vie normale en URSS. Comment ne pas le comprendre, s'il est vrai, comme je l'ai appris en France, que c'est l'état-major français qui a découvert et révélé la trahison de Tchoukatchevski ? » Mais toute arrestation n'entraîne pas condamnation, Arrosev aurait été libéré et Bela Kun a les moyens de se défendre. « je me suis employé en leur faveur plus d'une fois lorsqu'il s'agissait de personnalités que je connaissais et appréciais. Certes je ne me fais aucune illusion sur la valeur de telles interventions (...) Mais tout témoignage loyal mérite d'être entendu et je veux croire qu'on le retient ». Romain Rolland renvoie à l'histoire de la Révolution française. « Que d'analogies avec notre temps ! Sauf qu'alors la situation était beaucoup plus tragique (...) on ne savait plus à qui faire confiance et il y avait des espions de l'étranger jusqu'au sommet du Comité de salut public – et il n'y avait pas comme aujourd'hui un peuple fort sur lequel s'appuyer ».

Erreur de bonne foi, juge Sinko, mais il est impardonnable de croire que quelqu'un prendra à Moscou la défense d'une personne soupçonnée ou accusée. Le changement, apparent, d'attitude de Romain Rolland vis-à-vis des procès de Moscou le pousse à mettre en cause son propre aveuglement et celui du PCF. « Rester fidèle à l'Union soviétique telle qu'elle était exigeait de chacun une automutilation morale permanente ».

La situation du couple Sinko commença à se détériorer. *Ce soir* et *Europe*, qui payaient mal et avec retard, réduisirent leurs demandes de collaboration, ce qui les condamna presque à la misère et poussa Sinko à en avoir le cœur net. Après bien des démarches, il réussit enfin à rencontrer J.R.

Bloch le 4 juin 1939, qui lui confirma qu'étonné lui-même du retard pris par la publication de ses textes, il en avait demandé la raison à Aragon : « de Moscou est venu la consigne de ne pas les publier jusqu'à nouvel ordre »²³, tant qu'il n'aurait pas accepté d'atténuer ses jugements sur la situation en URSS, – finalement sa conférence, en « haut-lieu » avait déplu...

La femme de Sinko qui faisait du travail de secrétariat auprès d'une émigrée autrichienne fut recommandée par cette dernière à Franz Werfel²⁴, et le couple partit rejoindre l'écrivain à Sanary-sur-Mer, pour peu de temps, jusqu'à la déclaration de guerre.²⁵

L'entre-deux guerres oblige ceux qui ont résisté à l'entraînement patriotique et nationaliste en 1914 à adapter leur conduite au nouveau cours des choses, largement déterminé par la révolution bolchevique. Les tenants du pacifisme et de l'internationalisme, mis à l'épreuve de la grande tuerie européenne, devaient réviser leur doctrine. Certains prônèrent un pacifisme intégral, d'autres un engagement révolutionnaire aux côtés de l'Union soviétique, qui, après avoir balayé le tsarisme, promettait d'édifier une société plus humaine. Armin Wegner et Ervin Sinko, chacun à sa façon, illustrent bien les difficultés éprouvées par les intellectuels pour rester fidèles à leurs convictions tout en devant prendre face aux événements une position qui décidait du cours de leur vie. Aucun d'eux n'ignora à quelle contradiction il pouvait être conduit et dans leur dialogue avec Romain Rolland ils cherchèrent à voir plus clair en eux-mêmes. De 1927 à 1938 les circonstances avaient beaucoup changé, et Romain Rolland lui-même avait enregistré son propre changement dans *Quinze ans de combat* et *Par la révolution la paix*. Il ne ménage pas son soutien à ses interlocuteurs, multipliant les prévenances²⁶ et les suggestions, et on le voit jouer de son influence dans les publications françaises, particulièrement à *Europe*, comme auprès des responsables soviétiques qu'il connaît. Mais cette influence diminue après la mort de Gorki et la perte de pouvoir de ses relais soviétiques (comme le constate de son côté Sinko), y compris en France. L'urgence politique de combattre le danger fasciste ne fait plus totalement passer au second plan la critique de l'Union soviétique, jusqu'au coup de tonnerre du pacte germano-soviétique.²⁷

Mai 2019

Pierre Saint-Germain

23. En 1946, à Belgrade, Sinko a revu J.R. Bloch en tant que délégué des écrivains français au premier Congrès des écrivains yougoslaves.

24. Werfel (1890-1945) auteur entre autres des *Quarante jours de Musa Dagh* (1933), qui suscita l'aigreur de A. Wegner, témoin oculaire du massacre des Arméniens, mais incapable d'écrire le livre qu'il avait décidé d'y consacrer.

25. Sinko et sa femme réussirent à quitter la France et à gagner la Yougoslavie où il rejoignit les partisans de Tito. Il y demeura jusqu'à sa mort après avoir été professeur de littérature hongroise à l'université.

26. Ainsi cette lettre du 1^{er} février 1937 à Sinko : « Ne vous laissez pas abattre, cher Ervin Sinko par quelque difficulté que ce soit. Travaillez le mieux que vous pouvez, avec patience, avec confiance, vous et votre femme. Vous êtes encore jeunes, tous les deux. Après les années dures, viendront les années douces, les années claires ».

27. Voir à nouveau le *Voyage à Moscou* et l'introduction de Duchatelet, et le *Journal de Vézelay*, édition établie par Jean Lacoste, Bartilat, 2012.